L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN, 6 SEPTEMBRE.

L'assassinat de Bourdonnay.

Enquête du Coroner.

Dépositions des témoins.

Verdict du Jury.

Newton désigné comme l'auteur de l'assassinat.

Le coroner a fait hier à dix heures son enquête sur le meurtre de Justin Bourdonnay. Voici la substance des dépositions qui ont été recueillies.

Wm. Fagan, demeurant rue Huitième, No. 254: Dans la nuit du 1er septembre, je me trouvais devant le magasin de E. A. Tyler, rue du Canal, vers sept heures et quart. Je remarquai une commotion dans la foule qui occupait l'encoignure des rues Canal et Royale. Beaucoup de gens se sauvaient. Je remarquai deux hommes dans le milieu de la rue. L'un d'eux qui semblait frappé tomba dans le ruisseau devant le magasin de Moody. Au bout de quelques secondes, il se releva avec l'aide de quelqu'un et se mit à courir à travers la rue du Canal la tête baissée. C'était Newton.

McGrath, du bateau à vapeur Gov. Allen, demeurant rue Liberté, No. 99 1/2—J'étais à l'encoignure des rues Royale et Canal à sept heures du soir, et je causais avec un ami du côté de Griswold, regardant vers la rue du Canal, quand un ami appela mon attention qu'il disait "ces individus cherchent à nous en imposer." Je regardai et vis Alex Newton avec un homme de grande taille. Je dis à mon ami "c'est A ex Newton, il est ivre, éloignons-nous de lui." Mon ami et moi nous traversâmes la rue Royale du côté de Moody, tournant le dos au magasin Griswold. Il n'y avait pas deux ou trois minutes que nous étions là, quand nous entendîmes une lutte et me retournant je vis Newton tomber frappé la gorge. Je dis à mon ami que Newton était mort. Je vis l'homme de haute taille debout dans le milieu de la rue et pourtant sur mes maîtres à sa politesse. Il recula sur le trottoir de Griswold, resta encore debout une minute et tomba. Je dis à mon ami: "ils sont quoi tous tout deux." Quand l'homme de haute taille tomba, la foule se sauva de l'encoignure.

Je courus jusqu'au milieu de la rue du Canal et m'arrêtai. Mon ami dit "voici Newton". Je demandai où, il me répondit près du Crescent City Hall. Je le vis alors entrer en vacillant dans cet établissement. Je ne l'ai pas revu après, et étant retourné auprès de l'homme tombé, je vis son visage et le reconnus comme celui auquel Newton parlait à l'encoignure. Je connais Newton de vue depuis un an et demi. Il avait la réputation d'être mauvais quand il avait bu.

L'officier de police spécial Pecora: Je me trouvais avec l'officier Ruiz à l'encoignure Dauphine et Canal, le 1er septembre, entre 7 et 8 heures, quand on vint me dire qu'un homme avait été tué à l'encoignure Royale. Ruiz et moi nous y allâmes et nous vîmes à terre un homme étendu mort. J'entendis quelqu'un dire "voici le couteau". Je traversai et me baissant ramassai le couteau. Je témoin reconnaît le couteau qui lui est présenté. J'allai au magasin de fruits et enveloppai le couteau dans deux morceaux de papier. Je l'avais ramassé à l'encoignure Moody. Nous demandâmes où était l'homme qui avait fait le coup. Un officier de police nous dit que Deverceux l'avait arrêté. Le corps fut apporté par la police.

L'officier de police spécial Puig fait une déposition analogue à celle de Pecora. Il ajoute qu'un moment du nom de F. Chase, demeurant 86, rue St-Louis, lui a remis un porte-monnaie, un couteau de poche et un porte-crayon en or qu'il avait retirés des poches du défunt et qu'après lui avoir dit que ce n'était pas son affaire de fouiller le défunt, il avait remis les objets dans les poches, où le coroner les a trouvés.

John Britten, demeurant à l'encoignure des rues Magasins et Julie. Il était mardi soir à sept heures et demie au coin des rues Canal et Royale. Il vit deux hommes aux prises.

L'un deux porta un coup à l'autre et alla tomber dans le ruisseau; j'avais vu un couteau briller dans ses mains. L'autre resta à la place où il était avant et tomba. Je dis alors "tous deux sont morts. Je resta à l'encoignure opposée environ 30 minutes; après quoi j'allai vers le ruisseau où homme était tombé, et j'y vis un cadavre. Un témoin dit que le couteau qu'on lui montre est semblable à celui qu'il a vu, mais qu'il ne peut dire si c'est le même). J'appris alors que était l'homme qui était mort.

Alex. Killough ne sait rien, excepté qu'il a vu un homme arrêté par un officier de police spécial.

Richard Mac Hugh—Je me tenais à l'encoignure de Canal et Royale du côté de Moody, le 1er courant, un peu après 7 heures du soir. J'étais tourné vers le Bourbon que nous avons entendu fait attirer par des personnes qui couraient. Je me retournai et vis un homme se relever du ruisseau et venir vers moi; il manqua de tomber mais se retint à mon corps, puis bondissant, il courut vers la rue du Canal. Celui qui tomba, en courant criait: "arrêtez-le!"

John Guthrie: se tenait au coin des rues Canal et Royale, du côté de Moody vers sept heures et un quart du soir, marchant. Il a vu un homme se dirigeant vers l'encoignure opposée, tirer un couteau et frapper un monsieur qui se tenait au coin opposé. Il reconnaîtrait l'homme qui a injecté le coup; cet homme s'est sauvé vers le haut de la ville. Le couteau montré au témoin lui paraît semblable à celui qui a servi à frapper.) Il a vu un homme traverser la rue et porter le coup à l'autre. Tous deux sont venus jusqu'au milieu de la rue. Le plus grand reculant alors jusqu'à sa place et tombé mort.

Lemonnage de Wm. Kilborn—Je me tenais à l'encoignure des rues Royale et Canal dans la soirée du premier courant. Ce dernier fut la foule qui se dirigeait du côté du théâtre des Variétés. Il était sept heures et demie. J'ai vu deux hommes qui se tenaient non loin de là; ils semblaient discuter assez bruyamment. J'ai entendu tout à coup l'un des deux hommes le plus grand, dire: Je ne vous connais pas. Puis après, j'ai vu celui qui avait parlé chanceler et tomber sur le trottoir. J'ai entendu dire qu'il avait reçu un coup de couteau. Newton était le plus près de lui. J'ai vu Newton courir ensuite du côté du Crescent Hall; il tenait le fourreau d'un poignard à la main; il a fait un mouvement comme pour le jeter dans la rue, mais je n'ai pas vu positivement qu'il l'ait jeté. J'étais près de lui encore quand on l'a arrêté. Je connais Newton depuis deux ans; il était un bon garçon.

L. L. Miller.—Je me promenais rue St-Charles, quand mon attention a été attirée par du rassemblement près du restaurant de Camors; je ne bâtai de pas et j'ai vu un homme sortir de sang qui se tenait près de lui. Je l'ai entendu dire à haute voix qu'il était un républicain, qu'il n'avait pour de rien et qu'il pouvait tuer tous les enfants de g.... de la ville. Je l'ai entendu J'ai remarqué que le watchman qui se trouvait là s'était reculé en le voyant venir. Deverceux est venu ensuite et l'a arrêté.

J. M. Lyons.—Son témoignage est en tout semblable à celui de Wm. Fagan.

Arthur Corte.—J'étais à l'encoignure Canal et Royale dans la soirée du 1er septembre vers sept heures et quart. Je regardais dans la direction du théâtre des Variétés. J'ai entendu, à quelque distance, un jurer: "enfant de g...." et tournant la tête, j'ai vu deux hommes au milieu de la rue qui paraissaient s'entacer mutuellement; j'ai remarqué un éclair produit par la lame d'un couteau, et j'ai vu le plus petit des deux hommes frapper le plus grand à la poitrine. Celui qui avait été frappé a repoussé son adversaire qui est tombé dans le ruisseau. Il a fait ensuite quelques pas en chancelant; il a essayé de se maintenir à une colonne en fer, mais il n'en a pas eu la force et il s'est affaissé sur le trottoir. J'ai été à lui pour voir ce que c'était, mais déjà la foule l'entourait et je n'ai pu m'approcher assez. Je suis certain d'avoir vu porter le coup de couteau. Je ne sais pas lequel des deux hommes a s'est servi du jurou "d'enfant de g...."

Lagent spécial F. Deverceux.—Je suis un agent spécial de la police. Dans la soirée du meeting de ratification j'étais rue du Canal avec le chef de la police. Quelqu'un nous a dit qu'un homme venait d'être tué rue Royale; je me suis dirigé de ce côté immédiatement et j'ai appris que le meurtrier avait traversé la rue du Canal et qu'il se trouvait probablement rue St-Charles.

Arrivé près du restaurant de la rue Commune, on m'a dit que le meurtrier y était entré; je suis donc entré à mon tour et j'ai enfin trouvé, je l'ai arrêté. J'ai reconnu Alex Newton; il n'avait pas de couteau et j'ai vu du sang sur sa chemise à l'endroit sur le col. En l'emportant au poste, je me suis trouvé moi-même avec du sang sur les mains. J'ai remarqué un individu ressemblant prisonnier à la station qui m'a dit sous l'influence de la boisson. Il a chancelé sept ou huit fois tandis que je le conduisais. Je ne l'ai pas examiné particulièrement mais j'ai cru voir du sang sur son front.

Je l'ai fait sortir de la foule aussi vite que possible. Il était très ivre. C'est quinze minutes environ après avoir entendu parler du meurtre que j'ai arrêté Newton. Il avait au moment de son arrestation un pantif dans sa poche. C'est moi qui ai fait l'affidavit contre le prisonnier. Il a été conduit devant le recorder Steer, le lendemain et envoyé en prison.

Catherine Patrick.—Je vendais des fruits à l'encoignure Canal et Royale. J'y étais dans la soirée du 1er septembre. J'ai vu l'homme qui a été tué; il était debout du côté du magasin de A. H. Griswold. J'ai vu un homme paraissant ivre venir de son côté et le pousser du coude. Ils se sont dit quelques paroles ensuite que je n'ai pas entendues distinctement. Après quelques secondes, j'ai vu le plus petit des deux hommes frapper le plus grand de son poing, et celui-ci lui a rendu le coup.

J'ai vu alors le plus petit homme tirer de sa ceinture un long couteau et frapper le plus grand à la poitrine. J'ai été si effrayée que je ne sais où je suis. J'ai vu cependant le plus grand des deux hommes, après avoir été poignardé, pousser l'autre et le faire tomber dans le ruisseau. Il a fait quelques pas ensuite, s'est appuyé sur la colonne et ne s'est pas affaissé.

Je sais certaine que c'est le petit homme qui a poignardé le grand. Je ne reconnaîtrai pas l'assassin si je le revoyais.

P. Bulger.—Mardi dernier, vers sept heures du soir, j'étais assis au pied de la statue de Clay, rue du Canal. Mon attention a été attirée sur deux hommes qui semblaient lutter l'un contre l'autre rue Royale. Je me suis approché et j'ai vu les deux hommes; l'un d'eux était Newton. je l'ai reconnu. Il est tombé dans le ruisseau, s'est relevé et s'est mis à courir en passant près de la statue de Clay. Comme il venait de non côté, je lui ai crié,—ne marchant pas de qui l'avait en lieu,—de marcher droit; il m'a répondu une injure et il a continué sa route, toujours en courant.

Un monsieur que je ne connaissais pas, mais qu'on m'a dit après être M. Fagan, m'a demandé d'arrêter Newton. Je lui ai déclaré qu'il était officier ministériel et que s'il voulait faire l'arrestation je l'aiderais.

Mme Pierre Varnier.—Je vends des fleurs au coin des rues Royale et Canal. Mardi soir, vers sept heures et demie, j'ai vu deux hommes se bousculant dans la rue près de l'encoignure. L'un d'eux, le plus petit est tombé dans le ruisseau, auprès du magasin de Moody; il s'est relevé, s'est dirigé du côté du magasin de Griswold et a traversé la rue du Canal.

Nous l'avons suivi jusqu'au Crescent Hall, où il est resté un moment debout, essuyant sa chemise avec sa main et disant qu'il voulait le premier "enfant de g..." qui viendrait l'ennuyer. Il est entré alors dans le café. Je suis retourné du côté de Griswold, où était l'homme qui avait été tué. J'ai dit à l'officier de police McCartney qu'un meurtre avait été commis et que Newton était l'assassin. Il m'a demandé de voir le corps de l'homme qui avait été tué. Je lui ai répondu qu'il ne s'agissait pas de cela, mais d'arrêter le meurtrier. Il a frappé avec son bâton sur le pavé, mais personne n'est venu.

Je l'ai conduit au Crescent Hall et j'ai demandé où était l'assassin. On m'a répondu, "au restaurant de Camors." Quelques minutes après j'ai vu passer Newton accompagné par l'agent spécial Deverceux.

Denis Malone.—J'étais sur le siège de mon cab, à l'angle des rues Canal et Royale, le soir du meurtre. Mon attention fut appelée du côté de la rue Royale; je vis un homme de haute taille quitter, en chancelant, l'encoignure de Moody et venir au milieu de la rue. Je descendis du cab et vidai même homme chanceler puis tomber sur le trottoir. Je m'approchai de l'endroit et vis un autre couché à l'encoignure à main gauche; c'était Newton. Celui-ci traversa la rue et se dirigea vers la rue St. Charles. Je sais que Newton a la réputation d'être dangereux quand il est pris de boisson.

Carlo Parrot.—Le 1er septembre, entre sept et huit heures du soir, je me trouvais à l'angle des rues Canal et Royale; je vis le défunt appuyé contre le mur du magasin de bijoux. Je vis un homme de petite taille s'avancer, en chancelant, vers l'homme de haute taille et le frapper. Ce dernier fut dit: "qui signifie cela, monsieur? Je ne vous connais pas." L'individu à petite taille lui répliqua: "que voulez-vous dire, enfant de g...." et, à ce moment, il frappa l'autre homme au milieu du corps. L'homme à la haute taille poussa son adversaire dans la rue, celui-ci tira de son côté quelque chose qui brillait; l'autre essaya vainement de l'éviter et reçut un second coup; il poussa alors le petit homme dans le ruisseau. L'homme à la haute taille essaya de se cramponner au poteau du magasin de Griswold et tombe. Je ne l'ai pas vu frapper l'individu à petite taille.

Procès Verbal de la Cour.

État de la Louisiane,
Paroisse d'Orléans.
Ville de la Nouvelle-Orléans.)

Enquête faite dans la ville de la Nouvelle-Orléans, Paroisse d'Orléans, le 5 septembre 1874.

Devant moi, J. Grayer, coroner de la paroisse d'Orléans, en vue du cadavre de Justin Bourdonnay, (né en France et âgé de 37 ans) à la ligne de l'Étoile Polaire, angle des rues Sorbrer et Remparts, les jurés soussignés ayant été assermentés et, voulant s'assurer, au nom de l'État de la Louisiane, comment, quand et de quelle manière le dit Justin Bourdonnay est mort, déclarent sous serment que, ce jour, le cadavre du dit Justin Bourdonnay a été trouvé au susdit endroit; qu'après l'avoir examiné et après une autopsie faite par T. Schumacher D. M., médecin de la ville, que le dit Justin Bourdonnay est mort, le mardi, 1er septembre 1874, vers sept heures et demie, de trois blessures au côté gauche, une à la partie supérieure du thorax, large d'environ quatre pouces, passant dans le lobe supérieur du poumon gauche, coupant l'intestin; une autre qui a coupé la 7ème et la 8ème côte; une autre au dessous de la côte droite qui a coupé l'estomac. Les dites blessures ont causé une hémorragie intérieure et la mort; ces blessures ayant été faites avec un instrument tranchant par un certain Alexander Newton, actuellement en prison, le premier jour de septembre 1874, vers sept heures et demie du soir, au coin rue Royale et Canal, dans le second district de la ville de la Nouvelle-Orléans.

Conséquemment, nous accusons le dit Alexander Newton du crime d'homicide volontaire.

En témoignage de ce qui suit, le dit coroner et les jurés qui ont fait l'enquête, ont apposé leurs signatures aux présentes, ce jour, mois et an sus mentionnés.

JNO. GRAYER, Coroner.
J. M. CRESSY,
B. LAZERES,
M. ROSSATE,
G. BRIGGZY,
M. PEREZ,
Jurés.

NOUVELLES MARCHANDISES.—La saison va bientôt changer et il faudra faire de nouvelles emplettes. Nous recommandons à ce sujet l'annonce que la maison Danziger publie aujourd'hui dans nos colonnes. Il s'agit dans cette annonce de marchandises fraîches et élégantes dont on pourra voir un stock très varié soit au magasin de la rue du Canal No 293, entre les rues Bourgogne et Remparts, soit au magasin de la rue St-Philippe au coin de la rue Royale, lequel stock est offert à des prix on ne peut plus modiques.

SARDIES, VINAIGRE, CERISES.—MM. Paul Gelpi et Bro., rue Decatur 41, viennent de recevoir de Bordeaux une immense consignation de vins rouges et de vins blancs, de vinaigre, d'eau de Vichy, d'anchoïte, et un grand assortiment d'articles alimentaires et de fruits à l'eau-de-vie, ainsi que beaucoup d'autres articles dont on verra une liste dans une annonce insérée plus loin. Tous les produits portent les meilleures marques et peuvent être achetés en toute confiance.

FELIMAN BROTHERS.—Cette maison de marchandises sèches annonce aujourd'hui, dans nos colonnes, que ses affaires s'étant considérablement accrues depuis quelque temps, elle a dû engager deux acheteurs de plus, qu'elle a envoyés en Europe. Ayant reçu de considérables des télégrammes récents lui faisant part de leurs achats, elle annonce à ses clients et au public en général, qu'elle pourra dans fort peu de jours offrir à des prix très réduits les marchandises fraîches qu'elle attend incessamment.

ASSESSMENTS.—Nos. 170, 171, 172, et 173. Voyez à la colonne des notices spéciales la mort de J. G. McLearn, C. Schnieder, Peter Werckle et A. C. D. Barbier. Payable au bureau de l'association "Mutual and Benevolent Life Insurance" de la Louisiane, rue du camp, No 19.

CHAUSSURES.—Au moyen des récents perfectionnements, dans la fabrication des chaussures à vis, M. P. Pavia, peut vendre maintenant les produits de sa fabrique à très bon marché. Ces chaussures à vis sont solides et en même temps très durables. Voyez l'annonce.

VINS ET EAUX DE VIE.—Nous appelons l'attention sur l'annonce de la maison A. Roehereau & Col 16 et 18 rue St-Louis, qui vient de recevoir de nouveaux envois de vins et d'eaux-de-vie.

BOULANGERIE.—Voilà pour un industriel habile une bonne occasion de gagner de l'argent. La vieille boulangerie si connue et si bien achalandée du Vieux Bassin, est à louer. Voyez l'annonce pour les renseignements nécessaires.

—On écrit, le 18, de Berlin, à la *Gazette de Cologne*, que le personnel de la légation d'Espagne près le gouvernement allemand sera beaucoup augmenté dès que le gouvernement espagnol sera reconnu.

Le marquis de Castellane, qui est déjà arrivé à Berlin, remplacera le premier secrétaire de la légation, M. Vallès, qui a rempli longtemps les fonctions de chargé d'affaires après le départ de M. Escosura, et qui doit maintenant faire partie de la légation d'Espagne à Londres.

—On parlait, l'autre soir, à l'archevêché de Mgr. Hyacinthe Loyson qui vient de donner sa démission de curé de Genève.

—Il faut espérer, dit en souriant Mgr M...., qu'après cette *cure radicale*, il nous reviendra complètement guéri!....

—Absolument historique.

Un engagé volontaire de 1870 qui, après avoir été fait prisonnier par les Prussiens, avait fait ensuite toutes sortes de pérégrinations, revient hier dans son pays, où on le croyait mort, et se présente à un Maire pour régulariser sa situation.

L'employé lui montre son état civil, en marge duquel était inscrite cette annotation:

Jean Pierre X....., *provisoirement décédé!*

TEMPERATURE.—5 sept. 1874.

Thermomètre de C. Duhamel, opticien.	Fahrenheit.	Centigrade.
6 A. M.	80	27
12 M.	89	32
3 P. M.	87	31
6 P. M.	84	29

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Un chroniqueur maladroit.

Le chroniqueur du *Times*, Round About, lui pas confondre avec Edmond About.) continue que le *Times* dépense plus d'argent que l'*Abeille*. Cela est inexact quant aux dépêches, mais cela peut être vrai pour les autres dépenses, et d'ailleurs toute ce qui explique la faillite du journal des propriétaires qui se sont succédés depuis trois ans et la somme du *Times* pendant un an ne peut les faire connaître au marchand de papier, qui désire connaître pour une grosse somme. L'*Abeille* suit le vieux système, mais elle ne doit rien à personne. Si les nouveaux propriétaires du *Times* ont beaucoup d'argent à perdre, tant mieux pour eux, car ils sont sûrs de vider promptement leurs coffres avec la ligne politique qu'ils font suivre à leur journal. Mais alors on peut se demander s'ils n'ont pas un bailleur de fonds, dans l'intérêt de qui ils travaillent. Quant aux paragraphes cités du *Times*, nous ne savons pas où on les cache.

A coupé ce n'est pas dans la colonne de Round About.

Une double erreur.

On nous prie de rectifier une double erreur commise dans le paragraphe intitulé "Accident fatal" de notre chronique d'hier.

Ce n'est pas M. Richard Guichard qui a été tué par le décharge accidentelle d'un pistolet dans un café au-dessus des Carernes; c'est au contraire le pistolet de M. Guichard qui partant accidentellement a tué un oberve qui entrait dans le café. M. Guichard est blanc, ainsi que nous l'apprenons une personne de sa famille, qui nous informe qu'un jury réuni par un juge de paix a rendu un verdict constatant à la cause précitée de la mort du nègre.

Correspondance.

Le *Carillon* publie la lettre suivante de notre estimable confrère, le docteur O. Richard, que nous reproduisons pour l'information de nos lecteurs:

Nouvelle-Orléans, ce 4 sep. 1874.

Monsieur le Rédacteur,

Mieux que jamais j'ai compris, au commencement de la campagne électorale, qu'il était du devoir de tout adversaire du radicalisme de s'activer en faveur du retour de l'ordre et de la décence. Aussi, comme un grand nombre de bons patriotes, j'ai fait violence à moi peu d'entraînement pour la politique—et aux exigences de ma profession—en fréquentant les clubs; en y prenant parfois la parole; en donnant, selon mes moyens quelques petits secours pécuniaires au Parti des Réformes.

Tant de zèle a fait penser que je solliciterais une candidature quelconque et, dès, quelques excellents amis m'ont honoré en se déclarant prêts à me faire choix pour la Législature—position pour laquelle je n'ont pas préparé mes études.

Permettez-moi, M. le Rédacteur, d'informer mes concitoyens que je ne demande rien au peuple, excepté le triomphe de nos principes, triomphe qui ramènera cette prospérité générale dont j'aurai, comme chacun, mes grosses parts bientôt venues.

Evidemment, si j'en voulait me faire ce jeu d'un shérifat, ou de tout autre emploi donnant fréquemment quelques mois, je l'accepterais avec autant d'empressement que quiconque; car, en vérité, je suis las de la pauvreté: mais, pour les aubaines, je ne suis point né;—d'ailleurs, il faudrait être intelligent pour en profiter et je ne pas admettre que les gros emplois ne seront plus accordés à la race franco-louisianaise à laquelle j'appartiens—race assez nombreuse, cependant, pour exiger les Conventions de Paroisse plus qu'on ne lui donne. Je suis convaincu que le héros de Manassas, notre digne et bien aimé Général Beauregard, est cité Créoles aux élections qu'il y a deux ans, sans sa qualité de franco-louisianais; en d'autres termes: sans ce sang gaulois qui circule dans ses veines.

Quoiqu'il en soit, je vous prie, je me demande rien que le salut de mon Etat natal; et, tout en remerciant les personnes bien disposées à mon égard, laissez-moi vous dire, dans le cas où vous croirez que je préfère les soucis qu'assure l'exercice de ma profession aux tripotages de la politique, et que la minoire "fut étranglement" de ma position, c'est la—*Place Jackson*.

Veuillez, M. le Rédacteur, agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Dr. O. RICARD.

Réouverture du Stock Exchange.

Les nombreux habitués de ce magnifique café, le St Charles Exchange, seront heureux d'apprendre qu'il a rouvert ses portes au public hier matin.

Le St-Charles Exchange se trouve, comme on le sait, dans la rotonde de l'hôtel St-Charles; il est dirigé par M. E. W. Arbo et M. Charles Lacomme en est le propriétaire.

C'est sans contredit un des plus élégants cafés de la ville et il n'a pas d'égal pour la qualité vraiment supérieure de ses liqueurs.

Et puis, comme on sait bien mélanger les boissons; préparer les *cock-tails*, les *pousses-café*, les *gin-fizz*!

M. Arbo, qui préside à la buvette et qui a sous ses ordres une douzaine de garçons intelligents et courtois, est certainement un génie dans son genre.

C'est le Carême du Bar room!

On a fait de grands changements au St-Charles Exchange. Les comptoirs sont en marbre noir, dessous d'albâtre, avec ses colonnes sculptées, le plaisir obscur qui y règne, l'air de demi-mystère qui y règne, on dirait un temple de Bacchus.

C'est un café aristocratique et bien tenu, que nous conseillons à nos lecteurs de fréquenter. Il est rare le navire qui est resté dans le détroit.

Un hôpital temporaire a *été* établi à l'île du Loup, et les marins au nombre de 13 y ont déjà été conduits. Ils y reçoivent des soins et des remèdes et ont un médecin pour les assister.

Un des marins est mort. Les autres vont mieux et seront bientôt en état d'être renvoyés.

Observations météorologiques.

Washington, 5 sept.—Probabilités pour les Etats du Golfe, vents du nord, orage et pluie. Baisse du baromètre.

SHREVEPORT.

Shreveport, 5.—Quarante balles de la nouvelle récolte de coton partent aujourd'hui pour New-York par chemin de fer. C'est une expérience qu'on fait; si elle réussit, les expéditions par cette voie seront nombreuses.

Un message a été envoyé au président Grant, hier soir, signé par les principaux marchands et banquiers de toutes les parties de cette ville, niant qu'aucun résidant de cette paroisse ait participé aux récents meurtres, soutenant qu'il n'y a pas dans cette paroisse aucun esprit addition qui ne puisse être contrôlé par les autorités locales, que la situation des affaires ici a été grossie et exagérée et demandant qu'une commission composée d'hommes respectables nommés par le Président viennent en ce lieu, et qu'elle fasse des rapports véridiques sur les faits, causes et circonstances.

LONG BRANCH.

Grant écrit: Long branch, 5.—A Jno. W. Ogden et autres—Votre invitation à assister au meeting du 100e anniversaire du Congrès continental aujourd'hui a échappé à mon attention dans la accumulation de lettres et de papiers qui s'étaient faite pendant ma récente visite dans l'Est. Veuillez excuser une négligence apparentes. C'est été pour moi un plaisir d'assister à ces cérémonies dans une occasion si intéressante. J'espère qu'elles auront toutes les sympathies que naturellement elles inspirent.

(Signé) U. S. GRANT.

La vieille salle connue sous les noms de Carpenter's Hall est gaiement décorée aujourd'hui.

Dans cet édifice des cérémonies de circonstance ont eu lieu, le trait principal étant un discours prononcé par Henry A. Browne. L'électricité a reçu ordre de la mettre en liberté, et elle alla rejoindre son mari en France.

Le célèbre Grotina s'étant trouvé impliqué dans le meurtre de Lancaster, fut arrêté au mois d'août 1818, et condamné à une prison perpétuelle le 18 mai suivant. Quinze jours après, il fut transféré au château de Schwestedt, où on le traita très durement.

Cependant, comme on lui permettait de travailler, ses amis surent entretenir avec lui une correspondance secrète, et il parvint enfin à s'échapper par le conseil et l'industrie de sa femme, Marie Roggerberger, qui avait remarqué que ses gardes, après s'être lassés d'avoir quelque visite et fouillé un grand coffre plein de livres et de linge qu'on envoyait chaque semaine à Hamburg, Gorcten, ville voisine de la, le laissaient passer sans l'ouvrir, comme ils le laissaient d'abord.

Elle conseilla à son mari de se mettre dans un de ces coffres et elle le transporta avec un vilbrequin à l'endroit où il avait le devant de la tête, afin qu'il pût respirer et qu'il n'étouffât point.

Grotina se mit dans le coffre et fut ainsi porté chez un de ses amis à Gorcum, d'où il gagna Anvers. On ne découvrit en faite que le lendemain, alors qu'il était en sûreté.

Sous la restauration, l'évasion du comte Le Valette fit beaucoup de bruit. La pomme de l'Elysée, qui avait été frappée avec aucune espérance de salut. C'est alors que la princesse de Vaudemont conseilla un dernier effort. Elle décida la comtesse à tenter la délivrance de son mari à l'aide d'une substitution de vêtements et de ressources. On était au 19 décembre 1815.

Le lendemain, 20, à cinq heures du soir, au moment où les ombres rendent le supplice, fixé au lendemain matin, partaient du parquet du procureur-général, Mme de La Valette enveloppée dans une ample robe de mérinos, double d'épaisses fourrures, arrivait à la Conciergerie, comme elle faisait chaque jour, pour partager le dîner de son mari. Elle était accompagnée de sa fille, d'une vieille femme de chargé qui resta au greffe, et d'un valet de chambre ayant mission de garder la chaise à porteurs qui servait à ses visites quotidiennes.

Le dîner fut triste. Les deux époux échangèrent à peine quelques paroles.

A sept heures moins un quart, moment fixé pour la substitution des vêtements, un lourdaud faillit tout compromettre. Un des gardiens entra dans la cellule, et, voyant la vieille femme de charge à qui l'extrême chaleur du greffe et l'émotion rendaient du vertige, s'évanouir, se mit à pousser des gémissements; Mme de La Valette s'approchant d'elle, lui dit d'une voix émue, mais ferme:

—Pas d'enfantillage, le moindre cri peut coûter la vie à mon mari; quoi que vous voyez, pas un mot. Respirez ce flacon d'odeurs, dans quelques instants vous serez libre.

Les deux époux passèrent immédiatement derrière un paravent placé à l'un des angles de la pièce, et Mme de la Valette habilla son mari.

Sa toilette achevée, le prisonnier agita la sonnette qui avertissait le geôlier de l'ouvrir sa porte.

—Tous les soirs, après que vous m'avez quitté, dit-il vivement à sa femme, le bonhomme vient me voir; ayez soin de rester derrière le paravent et de faire un peu de bruit, il me croira là et sortira pendant les quelques minutes qui me sont indispensables pour m'évoiguer.

La porte s'ouvrit. La Valette, coiffé du chapeau de la comtesse et enveloppé dans les fourrures, paraissant abîmé de douleur, il avait la tête inclinée sur la poitrine et se cachait le visage en tenant son mouchoir sur ses yeux.

Après divers incidents, il franchit pourtant heureusement tous les obstacles, et sans avoir été reconnu jusqu'à la chaise à porteurs de la comtesse, dans laquelle il sauta. Trois minutes après, et grâce aux amis qui l'attendaient, il était en sûreté.

Je n'en finirais pas, si je voulais rapporter ici tous les faits de ce genre.

J'en ai cité assez pour montrer que les exemples de dévouement conjugal sont nombreux dans le passé. En facilitant l'évasion de son mari, la maréchale Ney n'a fait qu'obéir à la tradition de son sexe.

À PROPOS DE LA MORT DE M. D FORCADE DE LA ROQUETTE, le *Figaro* rappelle le mot suivant:

Le lanternier Rochefort, qu'on avait la bonté grande de laisser fleurir à cette époque, imprima sur le nom de ce ministre la mauvaise plaisanterie suivante:

—Monsieur de Forcade *de je ne sais plus quelle prison.*

Et quelqu'un dit alors du pamphlétaire:

—Monsieur Henri.... *de je sais bien quel bagne.*

Il y a à Paris une prison qui s'appelle La Roquette, et il y avait autrefois un bagne dans le port de Rochefort.

—Nous avons trouvé dimanche, en nous promenant à la campagne, un véritable chef-d'œuvre, affiché aux vitres toutes poussiéreuses d'un restaurateur. C'est une simple pancarte, qui porte ces deux mots:

Glaces FRAICHES.

Tout commentaire est superflu, n'est-ce pas?

BULLETIN FINANCIER.

Samedi soir, 5 septembre 1874.

Comptoir d'Escompte (Clearing House) de la Nouvelle-Orléans.

	Echanges.	Balances.
5 Sept.	711,088 85	61,016 24
Total cette semaine	$ 400,710 87	$ 78,620 51
Total la semaine dern.	3,208,730 69	419,681 36
Total de la semaine précé.	3,765,456 97	504,005 79

Nous devons à l'obligeance de M. I. H. Maynard, directeur du New-Orleans Clearing House, l'état hebdomadaire des banques de l'Association:

	Augmentation.	Diminution.
Espèces	—	$26,000
Carreaux	—	464,000
Prêts	—	180,000
Prêts	—	819,000

Les cercles financiers étaient plus rassurés aujourd'hui. Le marché monétaire est toujours calme; la demande d'escompte est modérée dans les banques où on offre quelques pas rares en dehors et il n'y a rien pas de chômage.

Nous continuons de voir les signatures douteuses avec ou sans garantie collatérale, à 9 à 10 pour cent par an; celles de premier ordre à 11, 12 et 15 p. c. par an, et le 3 à 1 1/2 pour cent par mois. Les billets hypothécaires de premier ordre sont coutant de 10 à 10 pour cent par an et plus de second ordre.

L'or a ouvert à 109 1/4 à 109 3/4 contre 109 7/8 à New-York; il n'a pas trouvé beaucoup d'acheteurs et a fermé à 109 1/4 à 109 3/4. On a vendu en tout 250,000. Cent $1000 à 109 3/4. $1500, $2000 et $10,000 à 109 1/4. Aucune vente d'argent n'a été annoncée.

Les francs piastres américaines sont cotées maintenant à 104 1/2 à 105. Les piastres mexicaines sont encore à 97 1/2 c. or.

Nous n'avons pas connaissance de variations positives dans le change étranger, et on n'a pas annoncé une seule opération de sterling ni de francs.—A la clôture, les traites sterling étaient assez cotées à 539 à 539 la cognalsement et clair No 1 et—4 585 les traites des banques, nominalement à 4,55 3/4 les traites particulières et—pelles des banques.

Le change américain est resté irrégulier et les cotes ont été nominales. La seule vente (annoncée) de change a eu cet de $50,000 à 1/4 pour cent d'escompte.

Les banques ont tiré des chèques sur New-York, nominalement, à 1/4 pour cent de prime, et le change de commerce à vue a été coté nominale à 1/4 pour cent d'escompte au pair.

Une vente de 19 actions de la banque nationale nouvelle a eu lieu à 242.

$2000 de bons sept pour cent de la ville, intérêt payable en or, ont changé de mains à 68 1/2, $2000 à 68 3/4, $4000, $8000 et $4000 à 69.

Le scrip de la ville est resté nominal à 64 à 65 les certificats d'affectations, les bons de la police métropolitaine et les "titre certificats de la 1875" sur la transaction annoncée est de $1000 de "time certificates" à 64 1/2.

Les dividendes payables de l'Etat sont certainement nominaux; les nouveaux sont cotés à—à 70. On n'a vendu ni des uns ni des autres.

BULLETIN COMMERCIAL.

Samedi soir, 5 sept. 1874.

COTON.—Les ventes aujourd'hui, embrassant 199 balles à des prix irréguliers' mais faibles. Nous modifions nos dernières cotes, en conséquence et les rapprochons.

Cotes générales	Cotes de l'Exch.
Inférieur	9— à 9—
Bas ordinaire	10— 10 1/2
Ordinaire	11 1/2 à 12
Strict ordinaire	12— à 12 1/2
Bon ordinaire	14 1/2 à 14 3/4
Strict bon ordinaire	14 3/4 à 15
Low middling	15 1/2 à 15 3/4
Strict low middling	16— à 16 1/4
Middling	16 1/2 à 16 3/4
Strict middling	17— à 17 1/4
Good middling	— à — nominal.

Il y a en vue de chargement 3,000 balles de coton—tout 1,500 pour Liverpool et 1,500 pour le Havre—et 19,000 balles sur les débarcadères et dans les presses, attendant des ordres.

—ÉTAT DU MARCHÉ AU COTON—

Stock en mains, le 1er septembre 1874.	
balles	15,000
Arrivé depuis le dernier état	1,000
Prédécessement	1,000
Total	17,251
Expédié aujourd'hui	2,000
Expédié précédemment	2,000
Stock sur place et à bord	14,251
non expédié	14,251
Stock, même jour l'an dernier	8,000

TABAC.—Il n'y a pas eu de ventes rapportées aujourd'hui. Le prix de la feuille ordinaire semble avoir été élevé à 1000 boucaus, comprenant 1219 depuis le 31 août.

Nous avons reçu aujourd'hui, nos cotes: low à medium, lugs, 7 à 8 c.; good à fine, 8½ à 9c.; low leaf, 9½ à 10½c.; medium, 10½ à 11½c.; good à fine, 12 à 15c.; exceptionnel, 16c.

SUCRE.—Pas d'arrivages. Les demandes des grocery se font toujours. Il s'est vendu 1000 boucaus à 9½ et à 9¾ c. pour la fully fair, et 9 c. net.

MÉLASSE.—Il y a sous les hangars 100 barils de strop de New-York. Les strops de Nord-Ouest se vendent aux prix suivants: Common, 40 c. le gallon; fair, 50 c.; good fair, 60 c.; prime, 65 c.; choix, 65 c.

VIANDES SALÉES SÉCHES.—Epaules, 6½ à 6¾ c. la livre; au détail, 10½